

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

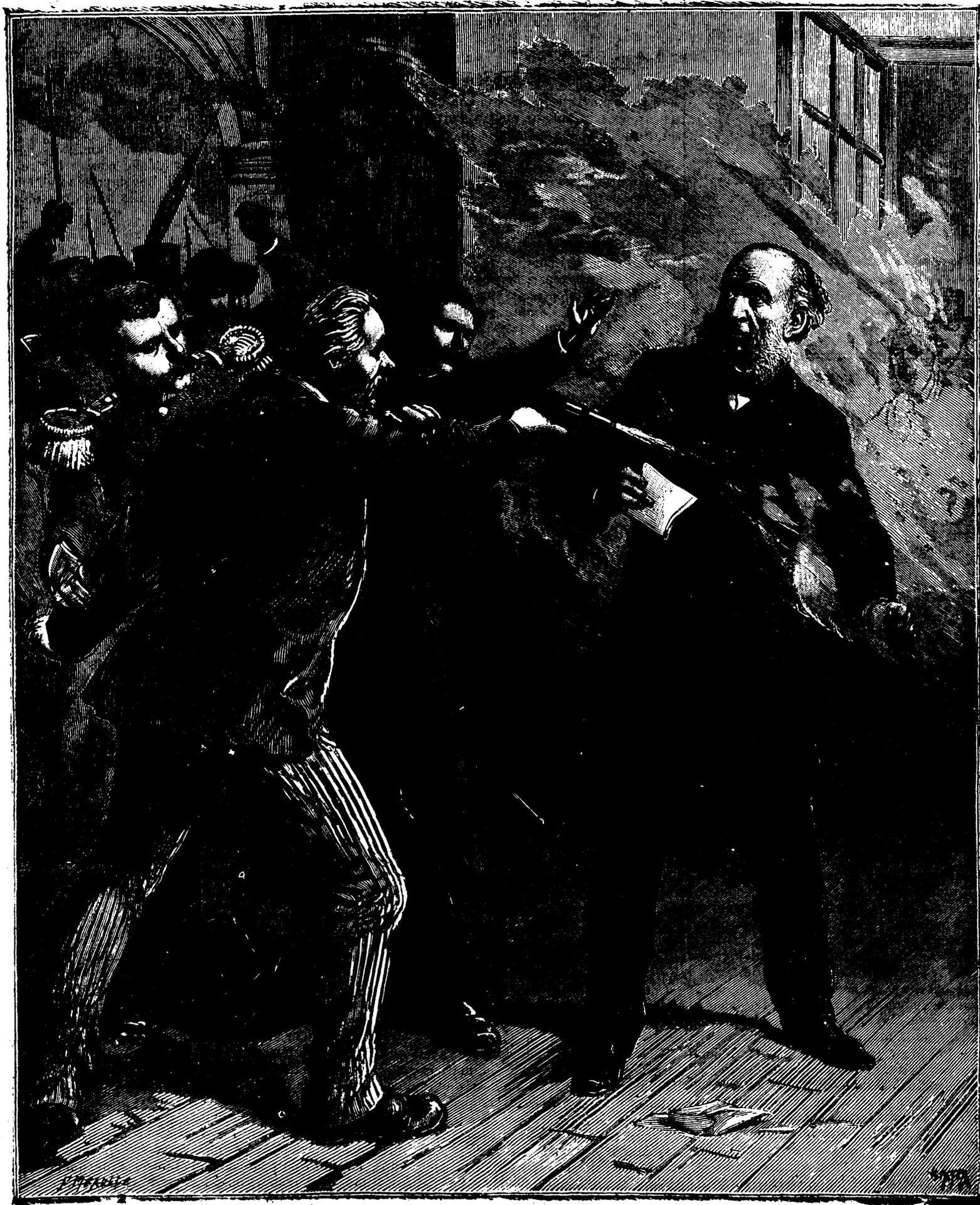
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 192. — SAMEDI, 7 JANVIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cen
Insertions subséquentes - - - - 5 cen
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS. — LA TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE M. JULES FERRY DANS LES COULOIRS DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JANVIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mon vieux Québec.—Nos gravures.—Les animaux sauvages.—La fête des Rois.—Poésie : Les Rois, par Louis Fréchette.—Le Pétrone.—Le temps.—L'oisiveté.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : La tentative d'assassinat contre M. Jules Ferry dans les couloirs de la chambre des députés.—Les abords de la chambre des députés en France.—Mancœuvres de la police montée canadienne.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le quarante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu SAMEDI, le 7 janvier à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



MON petit Pierre, qui a eu huit ans le quinze du mois dernier, est un grand petit garçon qui continue de plus en plus à chercher les parceque des pourquoi.

Les « pourquoi » ne l'embarrassent pas plus que les : « c'est la faute du gouvernement » de la part d'un membre de l'opposition, mais moi qui suis au pouvoir—paternel—j'éprouve très souvent un singulier embarras à répondre aux éternelles questions qu'il me pose tous les jours.

Mardi dernier, un mendiant est venu sonner et demander l'aumône ; Pierre, qui a des économies, lui donna un sou et, plus fier peut-être de sa richesse que de son bon cœur, il se fit un devoir de me raconter le soir son acte de générosité.

—Pierre, lui dis-je, tu as bien fait de donner à un malheureux, mais tu aurais mieux fait encore de ne m'en pas parler, la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite.

Mon fils, qui n'est pas encore grand clerc, eut toutes les peines du monde à comprendre la parabole, mais enfin à force d'explications, il est arrivé, je crois, à en saisir à peu près le sens.

Cependant cette différence entre la main gauche et la main droite le laissa rêveur, et bientôt il recommencera ses points d'interrogations à propos de l'emploi si différent que nous faisons de nos deux membres supérieurs, et ses questions me firent souvenir d'une boutade très curieuse que j'ai lue autrefois à ce sujet.

. L'auteur ? son nom m'échappe. L'article ? je l'ai oublié mais le sens en est gravé en ma mémoire et je vais essayer de vous redire ce conte qui m'a tant charmé jadis.

Il était une fois deux sœurs, deux sœurs jumelles, en tout semblables, bien faites, blanches, gracieuses, destinées à ne jamais se quitter et qui cependant étaient très souvent complètement étrangères l'une à l'autre.

Ces deux sœurs, vous l'avez déjà deviné, étaient et sont encore la main droite et la main gauche.

Celle-ci fatiguée des préférences dont sa sœur était constamment l'objet, se décida enfin à porter plainte.

—En vérité dit-elle, je ne puis comprendre comment en ce siècle d'égalité on me tienne toujours en une sorte de servage qui n'a aucune raison d'être.

A peine venue au monde, ou plutôt quand toutes deux, ma sœur et moi, nous avons commencé à pouvoir rendre des services, si je prenais la cueillère pour porter les aliments à la bouche de celle que nous servions, on me frappait sur les doigts en disant d'un ton méprisant :

—Fi, donc ! tient-t-on sa cuillère de la main gauche ?

Et ma sœur s'empressait de m'enlever l'ustensile dont je me serais servie avec tant de plaisir pour prouver que moi aussi je pouvais être utile.

. Quand nous devînmes un peu plus grandes, on pensa à nous instruire, et si je ne pouvais me distinguer aux repas, je crus reprendre ma revanche à l'étude, et je me promis bien d'apprendre à écrire, à dessiner et à coudre.

Mais, dès les premiers jours, on remit la plume, le crayon et l'aiguille à ma sœur, et chacun, maître d'écriture, de dessin et maîtresse de couture, s'ingénia à la protéger, à la guider et à l'encourager.

Ce que j'ai souffert est impossible à dire !

Quand il s'agissait d'écrire à nos bons parents, ma sœur, après avoir choisi sa plus belle feuille de papier, me chargeait de la maintenir, pendant qu'elle écrivait les jolies choses que lui dictait l'amour filial, que je ressentais aussi bien, sinon mieux qu'elle, puisque je suis plus prêt du cœur, et mon rôle tout passif consistait à la regarder s'agiter, courir et noircir les feuilles blanches qui se succédaient. Elle finissait toujours trop vite à mon gré, et il me semblait que j'aurais bien mieux fait et que j'en aurais tracé plus long.

Mais, moi, je ne sais pas écrire.

. Plus tard encore, quand mon voisin, le cœur, dont je vous parlais tout à l'heure, commença à battre vivement à la vue d'un beau jeune homme que j'avais bien remarqué, je ne sais ce qui se passa en moi, mais je crus, j'espérai...

Un soir, j'en tremble encore, nous étions au bal, ma sœur et moi, gantées de blanc, modestement appuyées sur la robe longue que nous voyions pour la première fois, quand je le vis s'approcher et parler à ma maîtresse ; il s'agissait de danser, et quand un « oui monsieur » bien timide et bien bas se fit entendre, j'éprouvai tant de saisissement de bonheur, que je retombai sans force... et c'est ma sœur qui s'appuya sur le bras de celui que j'aimais.

Ce qu'il dit ce soir-là, je n'en sais rien, mais en touchant le cœur que recouvrait la guimpe blanche, je sentis qu'il battait bien fort.

Quelques jours après, une lettre arriva, ce fut encore un moment bien triste, car mon ignorance me défendait de répondre. Ce fut ma sœur qui se chargea de cette tâche charmante.

Cette correspondance—dont nos parents étaient instruits—dura longtemps. Moi, je tenais toujours le papier, mais jamais je n'écrivis un mot.

. Malgré mon ignorance, je savais que cela finirait par une demande en mariage, et je me dis que sans doute ma modestie et mon amour silencieux toucherait celui auquel je rêvais toujours.

Parfois, aussi, j'eus des instants de bonheur.

Quand il venait à la maison et que nous nous promenions dans le jardin, bien longtemps, en passant et repassant dans les mêmes allées, il me prenait sur son bras... quand ma sœur était fatiguée.

Dans la saison des roses, en l'attendant, si ma maîtresse voulait lui préparer un bouquet pour mettre à sa boutonnière, c'est ma sœur qui choisissait et cueillait les fleurs et puis... me les passait pour les tenir.

Par une belle après-midi d'été, le soleil disparaissait derrière la grande feuillée de l'érablière qui borne l'horizon, quand, après de longs silences, il murmura à l'oreille de ma maîtresse quelques mots que je n'entendis pas, tant j'étais bouleversée, mais je compris qu'il lui demandait sa main...

Ce fut ma sœur qu'elle déposa entre ses doigts.

Quelques mois plus tard, quand à l'Eglise, le prêtre bénit le mariage, on se souvint de moi... mais ce fut pour me mettre au doigt l'anneau d'or, signe d'esclavage.

Quand à ma sœur elle resta libre.

. Et maintenant, plus que jamais, je suis bien la servante de ma sœur. Je l'aide quand il lui plaît de se servir de moi, et j'ai tellement pris l'habitude de n'être plus que son esclave, que jamais je n'oserais faire seule quoique ce soit.

Je suis si gauche !

Au piano quand elle éblouit l'auditoire de ses brillantes fantaisies, et qu'elle courre légère sur les touches d'ivoire, moi j'accompagne tristement de ma voix grave de vieille fille, c'est là tout mon rôle.

Elle est si adroite !

Si d'autre part nous appartenons à un homme au lieu d'être les servantes de la plus belle partie du genre humain, mon rôle ne change guère.

Si mon maître va à la frontière pour défendre sa patrie, c'est ma sœur qui tire l'épée, moi je tiens le fourreau.

Si mon maître est souverain, c'est ma sœur qui tient le sceptre.

Partout et toujours je reste au second plan.

John L. Sullivan va se battre dans quelques semaines pour soutenir l'honneur du biceps du Nouveau-Monde, c'est moi qui vais lui servir de garde, c'est moi qui vais recevoir les coups et si John L. sort vainqueur d'un combat dont les piastres sont le prix, c'est ma sœur que l'on pressera, que l'on serrera avec effusion.

Et cependant que serait John L. sans moi ? un infirme.

Cette dernière ingratitude sera de trop, mais la loi est implacable, l'homme est injuste et toujours on me traitera en vassale moi qui suis fière et noble comme ma sœur.

Il me semble pourtant que je ne suis pas vicieuse ; si mon maître est ivrogne, ce n'est pas moi qui lève le verre ; s'il est faussaire, ce n'est pas moi qui fais les faux ; si le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ écrit des sottises, ce n'est pas ma faute ; si...

Pardon, mademoiselle, ceci est une gaucherie de votre part et pour le moment nous en resterons là.

Quand à toi, Pierre, quand tu feras l'aumône, donne des deux mains et personne ne sera jaloux.

. On nous annonce la prochaine arrivée du nouveau Gouverneur Général du Canada, qui doit succéder à Lord Lansdowne.

Cette position semble avoir été offerte à plusieurs personnages qui l'ont refusée avec un ensemble digne de louanges, mais enfin on a réussi à mettre la main sur un noble citoyen, Lord Stanley de Preston, qui a consenti à venir résider quelques années en Canada.

Lord Stanley est venu au monde après son père, — c'est assez l'usage — et c'est ce qui lui a valu l'avantage de faire tout ce qu'il a voulu, grâce à son nom et à sa fortune.

Cette importation de gouverneurs est une vieille coutume que l'on ferait bien de laisser tomber en désuétude, car il me semble que nous ne serions nullement embarrassés de trouver chez nous des hommes de talent capables de remplir cette charge tout aussi bien qu'un lord quelconque.

Lord Stanley est, paraît-il, un très brave homme, bien élevé et de bonnes mœurs, mais, franchement, je ne vois pas trop pourquoi ou nous l'envoie pour nous l'enlever dans quelques années, comme on a fait pour ses prédécesseurs.

Que l'Angleterre nous expédie donc une fois pour toutes un gouverneur solide, en bronze ou

en marbre, que nous pourrions conserver longtemps et... à peu de frais.

On paiera les frais de construction et de transport.

Nous n'aurions demandé que cela pour nos étrennes.

. Je me fais un devoir d'attirer votre attention sur une nouvelle publication qui doit paraître prochainement *Le Canada Français*, revue qui sera dirigée par un comité de professeurs de l'Université Laval.

Son nom, dit M. le juge Routhier, dans le prospectus, il est le même que celui de notre patrie bien-aimée, et si nous la désignons plus spécialement sous ce titre—le *Canada-Français*—c'est parce qu'elle est née au centre de la Province de Québec; c'est parce qu'elle parle une langue qui nous est chère et qui a droit de cité dans toute la Puissance du Canada; c'est parce qu'elle sera plus particulièrement consacrée au développement et à la glorification d'une race que nous croyons appelée à de brillantes destinées sur la terre d'Amérique.

Œuvre d'union des forces vives d'un jeune peuple, le *Canada-Français* fait appel à tous les talents, et demande à chacun d'apporter sa pierre au monument qu'il désire élever en l'honneur de la Patrie et de l'Eglise.

La théologie, le droit, la médecine, les sciences naturelles, les lettres, les arts, formeront l'immense domaine que les collaborateurs du *Canada-Français* sont invités à exploiter.

Le double but national et religieux que se proposent les fondateurs de cette revue est assez élevé pour que leur appel rallie autour d'eux tous les talents de notre pays, et c'est pourquoi je le répète, il est de mon devoir de vous inviter non-seulement à devenir les soutiens de cette œuvre, mais aussi d'y collaborer par votre plume, si vous êtes écrivains.

Longue vie au *Canada-Français*!

Leon Lévesque

MON VIEUX QUÉBEC

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.

CRÉMAZIE

LLE est loin de nous l'époque à laquelle nous reporte le poète, et les temps sont bien changés; mais tel que tu es aujourd'hui, mon vieux Québec, je t'aime.

Tu n'es pas beau, tout le monde s'accorde pour le dire; cependant, j'ai pour toi cet amour que le petit fils, arrivé à l'âge d'homme, voue à sa vieille grand-mère impotente, au souvenir des gâteries qu'elle lui a prodiguées quand il était enfant.

.

Mais lorsqu'il a été donné d'admirer le vaste et grandiose panorama que l'on découvre du haut de ton incomparable terrasse, de suivre par un beau soir d'été le cours du fleuve géant qui lèche les pieds du roc sur lequel tu reposes, quant les rayons de la lune viennent se marier aux grandes ombres des Laurentides, on sent qu'on doit être heureux de vivre dans tes murs.

Pour voir en passant tes fraîches et gracieuses jeunes filles, on affronte sans sourciller le macadam bodeux de tes rues, tes trottoirs que l'on ne peut parcourir une heure durant sans s'exposer à se rompre vingt fois le cou, et les baisers mordants de ton impitoyable vent du nord-est.

.

Aujourd'hui, les canons qui tonnent sur tes remparts ne sont-ils pas des canons anglais?

Le drapeau qui flotte sur ta citadelle ne guidait-il pas l'ennemi qui jadis viola ton enceinte?

Et tu ne tressailles pas!

Pourquoi?

Parce que depuis longtemps ces canons ne se

font plus entendre que pour unir leurs voix au son des cloches de ta vieille cathédrale et prendre part à tes réjouissances nationales;

Parce que ce drapeau qui s'enroule fraternellement autour de la hampe où flottent les couleurs françaises, aux jours de grandes fêtes publiques, est devenu ta plus sûre sauvegarde et qu'à son ombre tes enfants vivent libres, sans avoir rien à sacrifier des traditions du passé.

.

Je t'aime, mon vieux Québec, parce qu'en dépit du temps, malgré l'oubli de plus d'un siècle dans lequel t'a laissée ta mère, tu as su demeurer fidèle au sang dont tu es sorti;

Parce que tu es le noyau, le cœur de cette race d'hommes généreux qui n'ont pas craint d'affirmer leurs sympathies pour la France malheureuse, alors que toutes les grandes nations du monde les lui avaient retirées.

PAUL DE CAZES.



TENTATIVE D'ASSASSINAT CONTRE M. JULES FERRY

SAMEDI, le 10 décembre dernier, à l'issue de la séance publique, au moment où les députés se répandaient dans les couloirs, les uns pour quitter le palais Bourbon, les autres pour prendre part aux conversations toujours animées en temps de crise ministérielle, trois coups de feu retentirent dans le vestibule qui précède la salle des Pas-Perdus.

Députés et journalistes se précipitèrent dans la direction du bruit. Un homme d'une cinquantaine d'années, petit, la barbe grisonnante, l'air exalté, les yeux hagards, venait de tirer trois coups de revolver sur M. Jules Ferry.

Il est difficile de dépeindre l'émotion et l'indignation des témoins de l'attentat. Les uns se précipitèrent vers M. Jules Ferry qui, chancelant un instant, reprit aussitôt son sang-froid et rasura ses amis, leur disant qu'il n'était pas gravement atteint. Les autres se jetèrent sur l'auteur de cette tentative d'assassinat, le frappant à coups de poings et à coups de canne. Sans la protection des garçons de service qui ne pouvaient cependant le garantir complètement, celui-ci aurait peut-être été tué sur place.

Voici maintenant le récit de ce qui s'était passé :

A 2 h. 45 environ, Aubertin s'était rendu à la salle d'attente de la Chambre et avait fait passer à M. Jules Ferry une lettre.

M. Tony Révillon, qui revenait à ce moment de la salle d'attente, rencontra M. Jules Ferry. Il lui dit qu'il venait de l'entendre demander.

M. Ferry, ayant en même temps pris connaissance de la lettre envoyée par Aubertin, quitta le salon de la Paix et se dirigea vers le vestibule.

Aubertin, qui se trouvait alors dans la pièce située entre le vestibule et la salle d'attente, s'approcha de M. Ferry et, se découvrant respectueusement :

—C'est moi, lui dit-il, qui ai demandé à vous parler. Je désirerais vous remettre une requête et une brochure.

En même temps, Aubertin ouvrit une serviette qu'il portait sous le bras et remettait à M. Ferry la brochure en question et une lettre.

M. Ferry, sans défiance, allait ouvrir cette lettre, lorsque Aubertin tira de la poche de son pardessus un revolver tout armé et tira à bout portant trois balles sur le député des Vosges.

Le revolver était de moyen calibre, et ses trois coups ont été fort heureusement sans effet grave.

Aussitôt l'attentat connu, tous les députés encore à la Chambre ont tenu à assurer M. Jules Ferry de leurs sympathies.

LA CRISE PRÉSIDENTIELLE À PARIS

Notre gravure représente la manifestation po-

pulaire qui a eu lieu devant le Corps législatif, dans la journée du 1^{er} décembre.

La journée que les révolutionnaires avaient annoncée dans leurs meetings n'a pas eu la gravité que les appels à l'émeute pouvaient faire craindre. Curieux et manifestants, se pressant contre la grille, ont envahi le trottoir devant la Chambre. Les agents de police et quelques cavaliers de la garde républicaine commencent alors à faire reculer la foule. On dégage ainsi le trottoir devant la Chambre et la chaussée; les curieux sont refoulés le long des parapets des quais. On a fermé à ce moment les grilles du palais : personne n'y peut pénétrer sans cartes; les députés eux-mêmes ne peuvent stationner dans l'intérieur de la cour, gardée par des factionnaires de la garde républicaine. Devant la grille d'entrée est rangé un fort piquet de gardiens de la paix.

Mais bientôt la foule, filtrant, pour ainsi dire, à travers les cordons d'agents, envahit à nouveau et peu à peu la chaussée. On a fait sortir aussitôt une compagnie d'infanterie qui a aisément repoussé les manifestants.

Vers quatre heures, un groupe de manifestants s'étaient dirigés vers l'ambassade d'Allemagne; ils avaient déjà pénétré dans la rue de Lille, quand un peloton de gardiens de la paix, arrivant au pas de course, les a dispersés. On a alors établi immédiatement un barrage d'agents dans la rue, au delà et en deçà de l'ambassade.

De nouveaux détachements de la garde républicaine à pied et à cheval arrivent à quatre heures, et M. Brocheton, inspecteur divisionnaire, fait évacuer complètement les quais jusqu'au boulevard Saint-Germain. La masse des manifestants est alors partagée en deux tronçons principaux : l'un boulevard Saint-Germain, l'autre sur le pont de la Concorde, dont l'entrée est barrée par un peloton de la garde à cheval.

À la tombée de la nuit la foule devient de plus en plus tumultueuse. Les cris, les chants redoublent : les manifestants insultent les agents et les gardes. Au milieu de la foule, sur le pont de la Concorde, se trouvent Louise Michel et les anarchistes.

En raison de leur attitude, le préfet de police donne l'ordre de faire évacuer le pont. Le peloton de la garde républicaine, précédé de gardiens de la paix, s'avance lentement, refoulant la foule qui, arrivée à la place de la Concorde, se disperse.

LA POLICE MONTÉE CANADIENNE

Le rôle de la police montée, dans les territoires du Nord-Ouest du Canada, est de maintenir l'ordre, de supprimer la vente des alcools, de poursuivre les voleurs de chevaux et de tenir les sauvages en respect.

Elle se compose d'environ douze cents hommes, solides, bien bâtis, instruits et choisis avec soin. Comme la solde est plus élevée que dans l'armée, on y compte nombre d'anciens soldats des Indes, d'Égypte et de l'Afrique du Sud.

Les désertions sont très rares. Généralement quand un officier apprend que des sauvages ont volé des chevaux à un colon, il se rend à leur camp accompagné d'une escorte, descend de cheval devant la tente du chef et lui dit : « Des chevaux ont été volés par tes hommes, il faut me les rendre. Quand le soleil sera à tel point, tu devras me les avoir remis » et neuf fois sur dix les chevaux sont rendus.

Notre gravure représente une scène d'exercice alors que les cavaliers, lance au poing, s'élancent, aiguillonnés par la sonnerie de la charge.

L'artiste a très bien rendu cette scène pleine de mouvement.

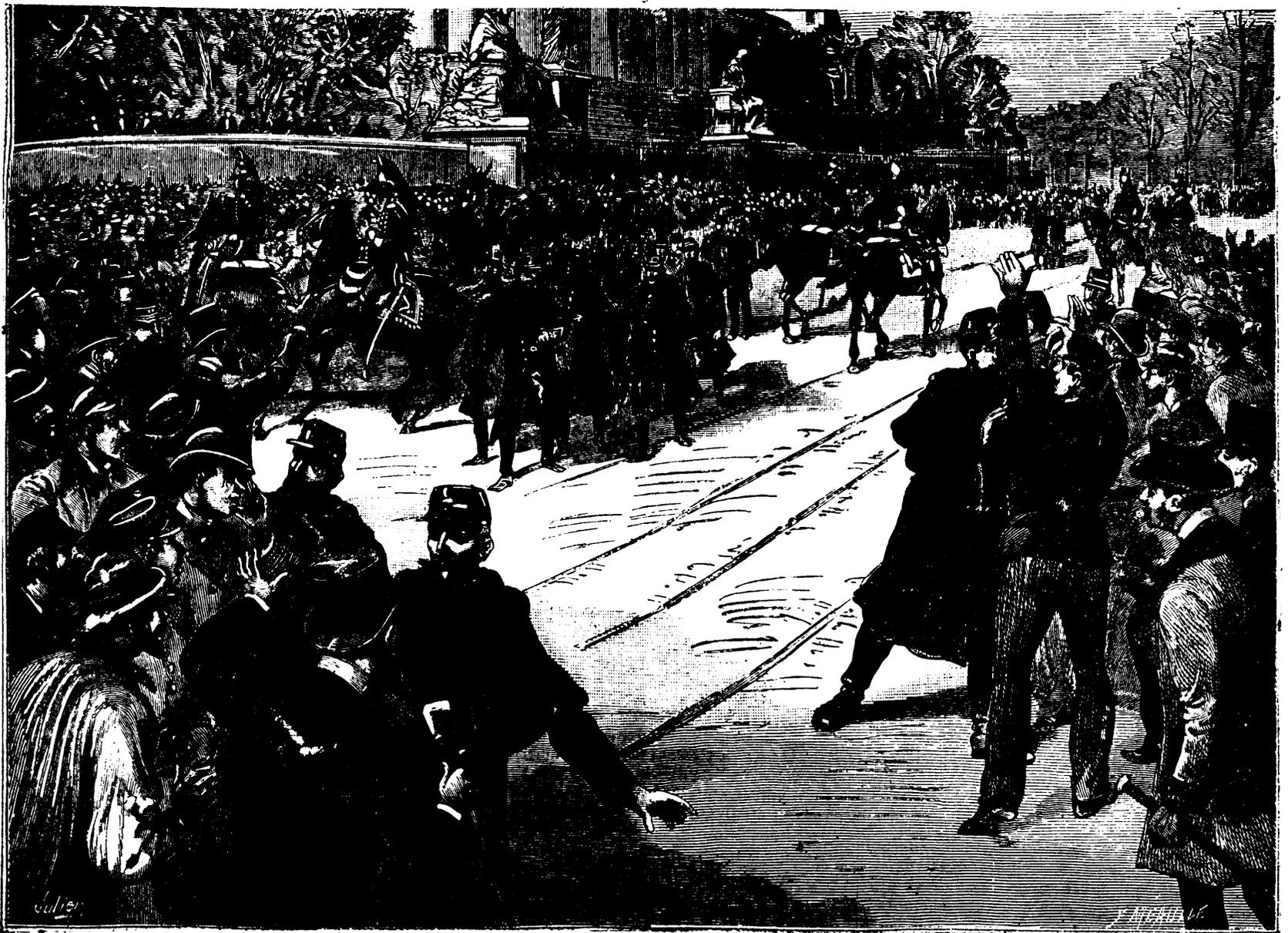
Oublier que vous m'avez fait la cour !... Les femmes n'oublient jamais cela... Mais elles pardonnent toujours.—E. PAILLERON.

Plus j'ai connu les hommes, plus je me suis aperçu qu'il n'y a de vrai que leurs rêves et de raisonnable que leurs folies.—LABOULAYE.

La morale est un corset : à partir d'une certaine zone sociale, tout le monde le porte; mais, à certaines heures, tout le monde le quitte.—J. PALADIN.



NORD-OUEST (CANADA).—MANŒUVRES DE LA POLICE MONTÉE CANADIENNE : « LA CHARGE ! »



LA CRISE PRÉSIDENTIELLE EN FRANCE. — LES ABORDS DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

LES ANIMAUX SAUVAGES

CAPTURE DE 136 ÉLÉPHANTS

Le télégraphe a transmis aux journaux anglais la nouvelle que le surintendant des estacades établies à Dacca (Ceylan) par le gouvernement pour la capture des éléphants, M. Saunderson, est parvenu à s'emparer, d'un seul coup, de 136 de ces pachydermes, effectuant ainsi une capture sans précédent, et qui, au taux où sont ces grosses bêtes de somme, représente une valeur d'au moins 250,000 francs.

Comme on sait, les éléphants ne se reproduisent que très rarement en captivité, et il est nécessaire pour se procurer ces animaux, dont les services sont précieux pour bien des travaux d'utilité publique, et dont la présence est indispensable dans les processions et les chasses des princes indiens, de capturer les éléphants sauvages et de les dompter. Pour cela, on construit près des forêts qu'ils hantent une estacade circulaire d'une solidité à toute épreuve, dissimulée cependant sous des herbes et des lianes. Une seule ouverture est laissée dans cette enceinte et munie d'une lourde cloison qui, à demi soulevée de côté et tenue par une corde, retombe et clôt l'orifice, dès que l'on tranche ce lien. A cette porte conduisent deux estacades en lignes droites divergentes et se rapprochent de plus en plus. Tout l'art des chasseurs d'éléphants consiste à rabattre un troupeau de ces animaux vers l'entrée de ce couloir conique, à les faire s'y engager et à les pousser ainsi, à force de cris et de feux, dans l'estacade circulaire, que l'on ferme ensuite.

C'est ainsi que tout s'est passé à Dacca, comme le raconte M. Saunderson lui-même dans *l'Edglishman*, de Calcutta. Les estacades rectilignes étaient longues de 200 mètres et larges de 50. Dans cet intervalle, on avait préparé d'avance trois rangs de tas d'herbe sèche auxquels on devait mettre le feu à un moment donné pour couper la retraite des éléphants. Ceux-ci, qui, contrairement à leur habitude, se tenaient en un grand troupeau, furent rabattus du côté de l'estacade peu à peu, et sans qu'on leur causât une trop grande panique, de peur de les voir se disperser; mais dès qu'ils y furent engagés, petits femelles, vieux solitaires et jeunes mâles, la première ligne de feu fut allumée et les rabatteurs, avertis par des vedettes placées sur les arbres, se mirent à faire le plus de tapage qu'ils purent.

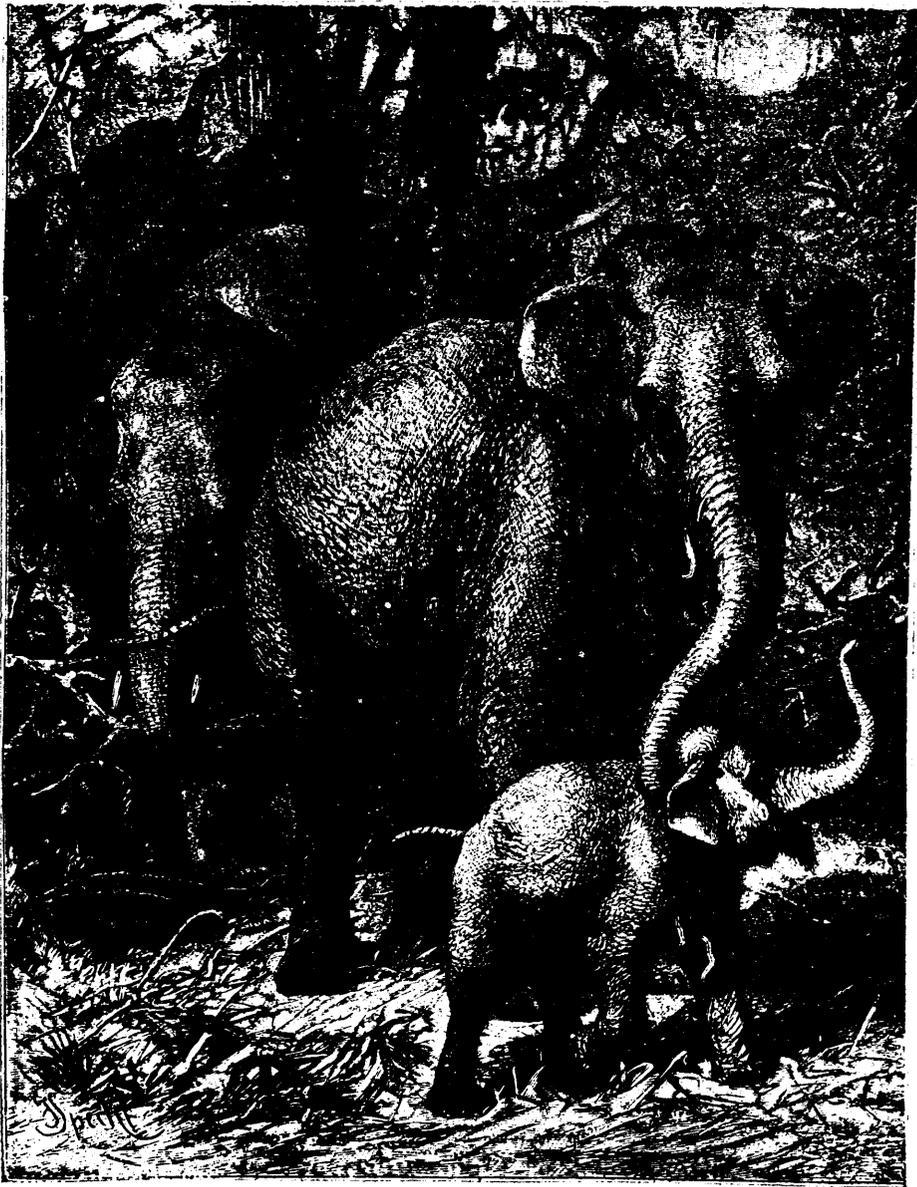
Immédiatement, les grosses bêtes grises prirent peur et se lancèrent en avant; la seconde et la troisième ligne de feux furent allumées; le troupeau se pressait déjà à l'entrée de l'estacade circulaire, une partie des éléphants étaient déjà entrés, quand un vieux solitaire, qui n'avait plus qu'une seule défense, semblant deviner le danger, se mit en travers de la porte, large seulement de onze pieds, et arrêta seul la poussée effroyable d'animaux qui était en queue.

La confusion devint terrible, les bêtes affolées barrissaient à qui mieux mieux, les rabatteurs armés de fourches hurlaient, faisaient retentir des crécelles, tiraient à blanc sur les derniers éléphants dont ils n'étaient placés qu'à une trentaine de mètres et qu'ils effrayaient encore à coups de fusil chargés de menue grenaille. Enfin

le solitaire fut emporté, et le troupeau de cent trente-six têtes s'empila dans un espace qui semblait pouvoir contenir tout au plus soixante-cinq éléphants; le lien de la porte fut tranché, et la capture était faite.

Pour l'assurer et délivrer les éléphants de la presse qu'ils subissaient, M. Saunderson fit immédiatement enlever la première estacade, qui n'avait que deux cents pieds de circonférence; puis il fit clore une partie de l'estacade rectiligne et, ouvrant la porte, admit dans ce nouvel espace une partie des éléphants, auxquels on jeta par-dessus la clôture des petits troncs de plantain pour les nourrir, tandis qu'au moyen de quelques troncs évilés on faisait couler dans l'enclos l'eau d'un ruisseau voisin; les éléphants s'abreuverent, s'aspergèrent, et comme ils s'étaient ainsi un peu calmés, on commença les opérations du dompteur.

Une trentaine d'éléphants domestiques y furent introduits, montés par leur cornac et un indigène muni de leurs licous. Ce dernier, tandis que l'éléphant se promène tranquillement dans



Capture d'un troupeau d'éléphants

l'enclos, flattant de sa trompe les bêtes prises, jette autour du cou, des défenses et des pattes de celles-ci, des nœuds coulants qui les immobilisent peu à peu; puis quand le moment favorable est venu, l'éléphant domestique entraîne hors de l'enclos un de ces animaux ligotés, et on l'attache des quatre membres et de la tête aux troncs des arbres voisins.

En trois jours, les cent trente-six éléphants furent ainsi mis dans l'impossibilité de nuire; puis on les a confiés chacun à un homme qui les nourrit, auxquels ils s'habituent peu à peu, qui devient leur cornac, et en un mois environ toutes ces bêtes rétives sont devenues dociles, obéissantes, attachées à leur conducteur et prêtes soit à figurer dans l'écurie d'un rajah, soit à travailler aux plus lourdes tâches.

LA FÊTE DES ROIS

Il est d'habitude, à cette époque, surtout dans notre beau Canada, de se réunir le soir au coin du feu et d'attendre l'heure du coucher, en écoutant une de ces bonnes vieilles histoires ou un des contes qui ont amusé nos grand'mères, qui nous ont amusés nous-mêmes et qui amuseront aussi nos enfants et nos petits-enfants.

Je sais bien, hélas! et nous le savons tous, que ces douces coutumes d'autrefois s'en vont avec tant de simples et franches fêtes de famille qui faisaient les plus grandes joies de nos aïeux. Fils d'un siècle nouveau, il nous faut chaque jour des choses nouvelles; nous avons soif d'événements à sensation, de découvertes extraordinaires, de faits divers mystérieux et sanglants; nous sommes passionnés de la littérature échevelée, du théâtre d'un dramatique *empoignant* ou d'un comique *épatant*; et, pour couronner tout cela, nous avons bien autre chose, que je ne puis dire...

TRISTE!...—Oui, c'est triste à écrire, cela; et pourtant c'est de l'histoire, de l'histoire au jour le jour, que nous rencontrons à chaque pas, qui vit sous nos yeux, qui est aujourd'hui, qui sera demain, et que nous devons accepter comme un fait acquis.

AUTREFOIS.—Oh! combien je préfère à toutes ces joies fausses qui laissent le cœur vide ou le désenchantement, les bonnes soirées de familles d'autrefois!

Alors un rien suffisait à rendre heureuse toute une brave et honnête famille.

N'ouïl chantait-il son joyeux carillon: un sac d'amandes ou de marrons, quelques tranches de charcuterie et une vieille bouteille que le grand-père, riant, allait chercher derrière les fagots;

Le père janvier montrait-il sa grande chevelure parsemée de flocons de neige: aux petits, quelques jouets peu coûteux, des gâteaux et des bonbons, et aux grands de gros baisers et de franches poignées de mains vigoureusement échangées;

Aux Rois: sur une nappe bien blanche le gâteau traditionnel, quelques bouteilles et des verres, de la joie pour chacun, d'honnêtes et vraies chansons dont le refrain était chanté en chœur par tout le monde, et puis, après le partage du gâteau, les cris:

« Le roi boit! le roi boit! »

AUJOURD'HUI.—Ah! ce n'est plus de la vie de famille

dont nous vivons aujourd'hui!...

Ce n'est plus autour du foyer sacré que nous célébrons ces grandes fêtes populaires, qu'on voyait partir avec regret et qu'on rappelait de tous ses vœux comme des jours de repos, de recueillement et de joie pour l'humanité toute entière!...

Aujourd'hui, il nous faut la vie fiévreuse des bars, des cafés, des théâtres, des bals, des concerts!...

Nous marchons de désir en désir, appelant plaisir sur plaisir, émotion sur émotion, verre sur verre!...

Nos joies sont bruyantes, excessives; nos souhaits immodérés, nos besoins coûteux; et le lendemain de toute fête nous trouvons tristes, mécontents de nous-mêmes et jamais heureux!

Ah! qui nous rendra le bon vieux temps! Non le bon vieux temps en ce qu'il avait de mauvais,

mais de doux, de vivifiant pour tous ! Et je ne suis pas le premier qui le regrette ce temps-là.

Chaque fois que revient cette solennité du foyer, qu'on nomme la fête des Rois, je me prends à jeter un regard vers le passé, et je me demande comment il se fait que toutes les bonnes et patriarcales coutumes, toutes les naïves et joyeuses traditions s'effacent et disparaissent de nos mœurs.

Qui donc maintenant fête les Rois comme ils devraient être fêtés ? Autrefois, dans un passé qui n'est pas encore bien loin de nous, toutes les familles se réunissaient à cette date du 6 janvier, dans une agape fraternelle, on se tendait les mêmes verres qui s'étaient choqués au réveillon de Noël, et ils se vidaient au cri mille fois répété de : *le Roi boit !*

Qu'est devenu tout cela ?

A peine si on célèbre encore les us et coutumes du bon vieux temps, l'antique repas de l'Épiphanie ! A Montréal ou à Québec, s'il se donne un souper dans les familles, c'est une réunion qui n'est marquée par aucun caractère tranché. La fève n'est plus qu'un prétexte. La part du pauvre est oubliée. Le plus souvent, les rois élus ne se rachètent même pas ; bien plus, c'est à qui ne sera pas roi !...

Hélas ! c'est qu'il fut un temps où il pouvait paraître enviable d'être roi. Mais, à présent, qui donc voudrait le devenir ?

La fève traditionnelle ne se montre plus guère qu'accompagnée d'une tasse de thé ; on vous présente votre part du gâteau, tandis qu'on cause et qu'on rit dans le salon, à droite et à gauche ; on se répète la nouvelle du jour, et personne ne s'inquiète s'il y a ensuite un roi élu ou non !

Où s'en sont allées la bonne gaieté, la belle humeur, l'aimable turbulence qui présidaient jadis à ces réunions ? Où ?... Dans cet égoïsme froid et compassé, dans ce mépris de toute tradition qui caractérise notre époque.

LA PART DU PAUVRE.—« La part du pauvre est oubliée. » Non, cher lecteur et gentille lectrice, ou du moins si elle est oubliée par un grand nombre, elle ne l'est pas par tous.

Je sais, à ce propos, une histoire touchante... qui ne date que de quelques jours. Comme aujourd'hui ont à peu près disparu les récits du foyer, j'avais commencé cet article avec l'intention de vous la raconter dans sa naïve et franche simplicité.

JULIETTE ET MARIE.—Non loin de chez moi demeure une petite fille appelée Juliette ; elle est l'enfant de commerçants aisés qui l'adorent sans cependant la gêner trop.

Ils ont raison : c'est un gage de bonheur de plus qu'ils lui préparent pour l'avenir.

Au-dessus de ses parents habite une pauvre famille composée du père, de la mère et de cinq enfants.

Le père est matelot, la mère fait des ménages, et les enfants boivent, mangent et jouent du matin au soir... sans se soucier du reste. Heureux âge !... Pauvres parents !...

Au nombre de ces enfants est une petite fille appelée Marie, et qui joue quelques fois avec Juliette.

Or, l'année dernière, le lendemain de l'Épiphanie, les deux enfants se rencontrent sur l'escalier :

—Tiens, Marie, dit Juliette, regarde donc... Et l'enfant montrait à l'autre enfant une petite fève.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Marie.

—Mais la fève du gâteau des Rois. Hier soir on l'a mangée à la maison, j'ai été la reine et nous nous sommes bien amusés. Et toi ?

—Moi, répondit tristement Marie, maman m'a couchée, et elle a couché mes petits frères aussi.

—Comment, vous n'avez pas mangé le gâteau des Rois ?

—Maman a dit comme ça à papa qu'il ne lui restait pas un centin ; et papa et maman se sont couchés aussi.

—Oh !... répondit tout simplement Juliette... Puis elle embrassa sa petite amie, et pendant une année les enfants ne parlèrent plus de la fête des Rois.

LES QUESTIONS DE JULIETTE.—Mais ce matin, Juliette demande à sa mère :

—Maman, où achètes-tu le gâteau des Rois que nous mangerons ce soir ?

—Pourquoi cette question mon enfant ?

—C'est pour savoir, chère maman, j'en prie, dis-le moi. Et la petite caline s'était mise à couvrir de caresses le visage de sa mère.

—Mais, mon enfant, c'est le pâtissier qui vend les gâteaux des Rois.

—Notre pâtissier, à nous, maman ?

—Oui, notre pâtissier à nous, M. Duchesneau, et les autres aussi. Mais pourquoi ces demandes, petite curieuse ?

—Je vais te dire, chère maman. La dernière fois que nous avons mangé le gâteau des Rois, la petite Marie... tu sais la petite Marie qui demeure là-haut... eh bien, l'année passée, elle n'en a pas mangé ; sa maman l'a couchée, et ses petits frères aussi.

—Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse !

—Je vais te dire, maman ; cette fois-ci il ne faut pas que Marie ne mange pas le gâteau des Rois. J'ai pensé à ça toute l'année, et au lieu d'acheter des bonbons avec les centins que papa et toi me donnaient, je les ai mis de côté...

—Oh ! la petite cachottière ! répondit la mère tout heureuse et embrassant sa fille.

—Tiens, maman, les voilà... Et l'enfant jetait sur les genoux de sa mère une foule de centins et même de petites pièces blanches.

—Et que veux-tu que je fasse avec cet argent ?

—C'est pour acheter un gâteau des Rois pour ma petite amie et ses parents, qui sont malheureux, oh ! bien malheureux !... Tu veux bien, chère maman ?

—Si je veux !... Oh ! bonne petite !... Oui, je le veux, bien certainement ; et ton papa et moi nous mettrons dans ce gâteau une fève de notre façon pour reconnaître le bonheur que tu nous donnes aujourd'hui.

LA PART DU PAUVRE.—Ce soir donc, Marie et sa famille célébreront joyeusement la fête des Rois. Le père de Juliette a joint au présent de sa fille quelques bouteilles de son meilleur vin, et la mère a caché au beau milieu du gâteau véritablement béni, un billet de cinq piastres.

O CHARITÉ !—Sois donc bénie, ô charité ! toi qui inspire au bien les petits et les grands, afin qu'en sa triste demeure, le pauvre ait aussi sa part de joie et d'oubli !...

LE PÉTROLE

Que ce titre ne vous effraie pas, nous voulons parler seulement de l'huile de pétrole qui sert à fournir une bonne lumière, et non de ce liquide qui a servi à brûler des maisons.

Le nom de "pétrole," tiré du grec, signifie "huile de pierre." Cette huile se trouve dans les entrailles de la terre, d'où on l'extrait comme on tire l'eau d'un puits. Ce n'est pas une découverte nouvelle : Plutarque en fait mention ; elle était connue d'Hérodote. Des sources de cette huile ont été rencontrées dans différents pays, dans l'Inde et en Italie ; cependant sa découverte en Amérique a produit une vive sensation, parce que les gisements de ce pays sont d'une grande importance et capables d'alimenter le monde. Pour l'exploiter, on a établi plusieurs chemins de fer nouveaux. La progression de la production a été très rapide. Une partie du sol de l'Amérique repose sur d'immenses nappes de ce liquide, et dans beaucoup de contrées, il suffit de percer la croûte solide superficielle pour en faire jaillir des sources. Il est même arrivé souvent que des jets qui se déversaient dans des rivières et étaient mis accidentellement en contact avec le feu, produisaient une mer de flammes s'agitant sur les eaux, et embrasant les arbres sur les rives.

L'exploitation de cette richesse, comme son emploi, exige de grandes précautions, elle a causé de nombreux et terribles incendies.

Quelle est l'origine de l'huile de pétrole ? La science l'a recherchée sans pouvoir la déterminer d'une manière certaine. On s'accorde cependant à croire qu'elle est due à la transformation opérée au sein de la terre des produits végétaux, comme des vastes forêts qui couvraient l'ancien monde, ou des résines qu'elles contenaient ; cette origine serait semblable à celle de la houille.

LES ROIS

Voici les Rois ! La joie est vive à la maison, De la cuisine on sent comme une exhalaison De mets appétissants, de choses succulantes. Ustensiles bruns, lames étincelantes. Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis, En tiutements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête ; Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ; Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ; Le lustre du plafond rutil incandescent, Et met des plaques d'or sur les argenteries ; La porte entrebâillée à des chuchoteries Au rythme clair et gai comme un allegretto. C'est la voix des petits qui parlent du gâteau, Du gâteau merveilleux à la croûte dorée, A la mie odorante, et qui, pour la soirée, Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin, La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines, Petits voisins avec les petites voisines, Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants... Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !

— Je serai roi, dit Jules. — Et moi, je serai reine, Dit Louise. — Attendez, c'est moi la souveraine, S'écrie Héra ; j'ai des tas de bijoux d'or. — Moi, fait Joseph, j'ai tout plein le corridor De soldats. — Pas du tout, dit Albert qui s'approche ; C'est moi le roi ; j'ai des bonbons plein ma poche ! — Non, non ! — Oui, oui ! Les voix se taisent tout à coup : On venait de frapper à la porte ; et, debout, Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre, Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.

Cette apparition ne dura qu'un instant.

— Aillons, cria le père ; à table, on nous attend ! Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses, Fous de joie, et d'un même objet préoccupés, Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire ; Lorsque, tout étonnée : — Hein ! voyons, dit la mère, Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?... Tout aussitôt, Chacun de s'écrier : — Ou donc est le gâteau ? — Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne. — Plus de gâteau ? reprend le père ; elle est bien bonne ! Qu'est-il donc devenu ? quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse, Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

— Toi, Jeanne !... Et la petite avoue en bégayant : — Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène : — Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

LOUIS FRÉCHETTE.

Le temps.—C'est lorsque les hommes se taisent, lorsque le démon du bruit est muet au milieu de son temple, au milieu d'une ville endormie, c'est alors que le temps élève sa voix et se fait entendre à mon âme. Le silence et l'obscurité deviennent ses interprètes et me dévoilent sa marche mystérieuse ; ce n'est plus un être de raison que ne peut saisir ma pensée, mes sens eux-mêmes l'aperçoivent. Je le vois dans le ciel qui chasse devant lui les étoiles vers l'occident. Le voilà qui pousse les fleuves à la mer et qui roule avec les brouillards le long de la colline..... j'écoute : les vents gémissent sous l'effort de ses ailes rapides et la cloche lointaine frémit à son terrible passage.—XAVIER DE MAISTRE, (voyage autour de ma chambre.

L'oisiveté.—Les Egyptiens faisaient de l'oisiveté un crime d'état. Un de leurs rois avait établi dans chaque canton des juges de police, pardevant lesquels tous les habitants du pays étaient obligés de comparaître de temps en temps, pour leur rendre compte de leur profession. Ceux qui se trouvaient coupables de fainéantise habituelle étaient condamnés à mort comme des sujets inutiles. A Lacédémone, en Grèce on ne souffrait point de sujets oisifs ; c'était une maxime universelle en ce pays, que les paresseux étaient partout de mauvaises et dangereuses bêtes. Une des principales fonctions des causeurs, chez les Romains, était de faire rendre compte à chaque citoyen de la manière dont il employait son temps, ceux qui se trouvaient en faute étaient condamnés aux mines ou aux travaux publics. Les anciens Germains plongeaient les fainéants de profession dans la bourbe de leurs marais et les y faisaient expirer par un genre de mort proportionné à leur genre de vie.

CHOSE ET AUTRE

—Le vrai pays des carillons, c'est encore l'Espagne. Quatre-vingt mille et quelques cents cloches y sont journellement mises en branle dans vingt-quatre mille cent cinquante églises ou chapelles de couvent. Leur poids total est de quatre-vingt-cinq mille sept cents cinquante livres de France et la valeur de ces cloches fondues serait au moins de huit millions de francs.

—Le jeune enfant d'un libre-penseur se levait dimanche matin de très bonne heure pour aller à l'église; son père, en l'entendant partir, lui demanda où il allait. "A la messe, mon bon papa." "Laissez donc ces bêtises pour les femmes, lui dit le père: ça ne sert de rien que tout cela. Travaille et promène-toi." "Mais mon professeur nous dit à l'école d'observer rigoureusement tous les commandements de Dieu et de l'Eglise." "Ah! bah! il croit en Dieu ton professeur? J'irai lui défendre de t'apprendre pareille chose." L'enfant reprit avec douceur: "Faudra-t-il aussi lui défendre de me dire d'honorer mon père et ma mère?" A ces mots, le libre-penseur fut déconcerté; il embrassa son fils et le laissa libre d'aller à la messe.

—Otter Bert, un des plus grands chefs de Comanche, est décédé dernièrement dans le territoire des sauvages. Cinq minutes avant sa mort on lui fit prendre une posture perpendiculaire et le revêtit de son meilleur costume de guerre. On lui peignit le visage, on lui posa son bonnet de guerre sur la tête, ses cheveux furent noués avec de la peau de castor, et aussitôt qu'il trépassa on le coucha. Alors ses cinq femmes prirent des couteaux de boucherie bien aiguisés, se firent de profondes incisions au visage et ailleurs, se donnèrent de violents coups et s'arrachèrent les cheveux. Ensuite elles brûlèrent tout ce qu'elles avaient en fait de meuble et une partie des vêtements qu'elles portaient. Une foule immense de guerriers regardait cette scène barbare et un d'eux tua dix chevaux.

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL
J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

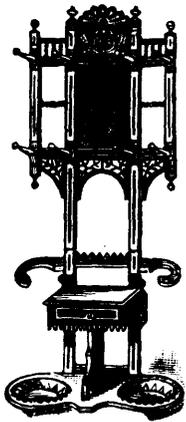
VENTE SPECIALE DE

Fourrures pour les Fêtes!

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelleteries, Manchons, Bagodes, Collets, Col, Bordures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité. Vous pourrez faire réparer vos pelleteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL



Meubles de fantaisie pour les Fêtes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,
Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en junc de Chine, nouveaux genres.

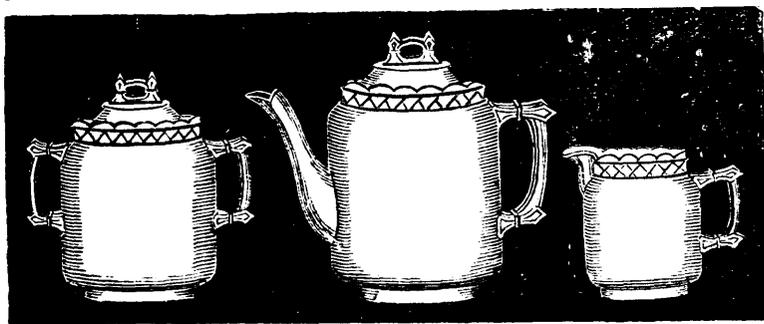
Tables, Ecrivoires, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

WM. KING & Cie.,

NO 652, RUE CRAIG

Spécialité pour cette Semaine!



Services à Dîner (103 pièces avec soupière) à prix réduit
Services à souper très jolis \$2.75
Services à l'eau à très bon marché
Belles lampes à main pour 17 cents.

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU POUR CADEF AUX :

PORTE-FRUIT!

L. DENEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. LeFebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.
E. MASSICOTTE & FRERE.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

BATISSEDESŒURS) MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for 16 IN NEW YORK.

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fleur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

**MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.**

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adresser copie d'annonce et chèque. ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST. New-York.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringotins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie casentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.
ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 337.—CHARADE

Femme ne peut mentir quand elle est mon
 [Premier ;
 Un marquisat vaut mieux, dit-on, que mon
 [Dernier ;
 Mon Tout que je chéris, et que Madrid re-
 [grette.
 D'un monarque français fut deux fois la con-
 [quête.

No 338.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase
 ci-après donnée, le titre d'une œuvre de litté-
 rature moderne :

ROSE PART DEMAIN DE

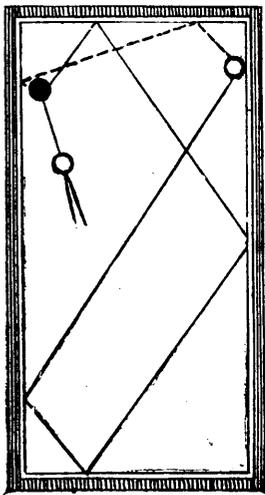
SOLUTIONS :

No 336.--
 J E T
 R E U S I R
 T I S O N N
 R I N

LE JEU DE BILLARD

COUR D'ÉTUDE

Coup de série par trois bandes



Nous invitons les amateurs à nous envoyer
 la description de ce coup.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
 atteintes des Bronches. Il dégage infaillible-
 ment et aisément le foie et les poumons ; fait
 expectorer sans effort, même sans tousser, et
 ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON.

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

A la Compagnie d'Eau St-Leon,

MESSIEURS.—J'ai souffert pendant cinq ans
 du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé
 un grand nombre de remèdes, mais sans pou-
 voir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je
 commençai à faire usage de L'EAU MINE-
 RALE DE SAINT-LEON, nouvellement
 puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un
 excellent remède ; elle m'a donné une complète
 satisfaction. Je conseille vivement aux autres
 de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT,

Propriétaire du Restaurant Commercial,
 Président de l'Association des hôteliers
 licenciés de Québec.

Signé d'avant moi,
 OWEN MURPHY, M.P., J.P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les
 pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon.
 En vente aussi en gros et en détail au

DÉPÔT CENTRAL :

No 54, PLACE VICTORIA,

A. POULIN, Gerant.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

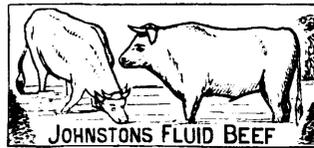
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la der-
 nière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricotés Français, Anglais, Ecossais dans les patrons les plus fashion-
 nables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que
 toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne



Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles
 Religieux, Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums
 à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants
 et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la malle, à
 toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

CHEZ S. A. DE LORIMIER
 (SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mont-
 tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
 tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
 l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
 le troisième mercredi de
 chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 18 JANVIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
 DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

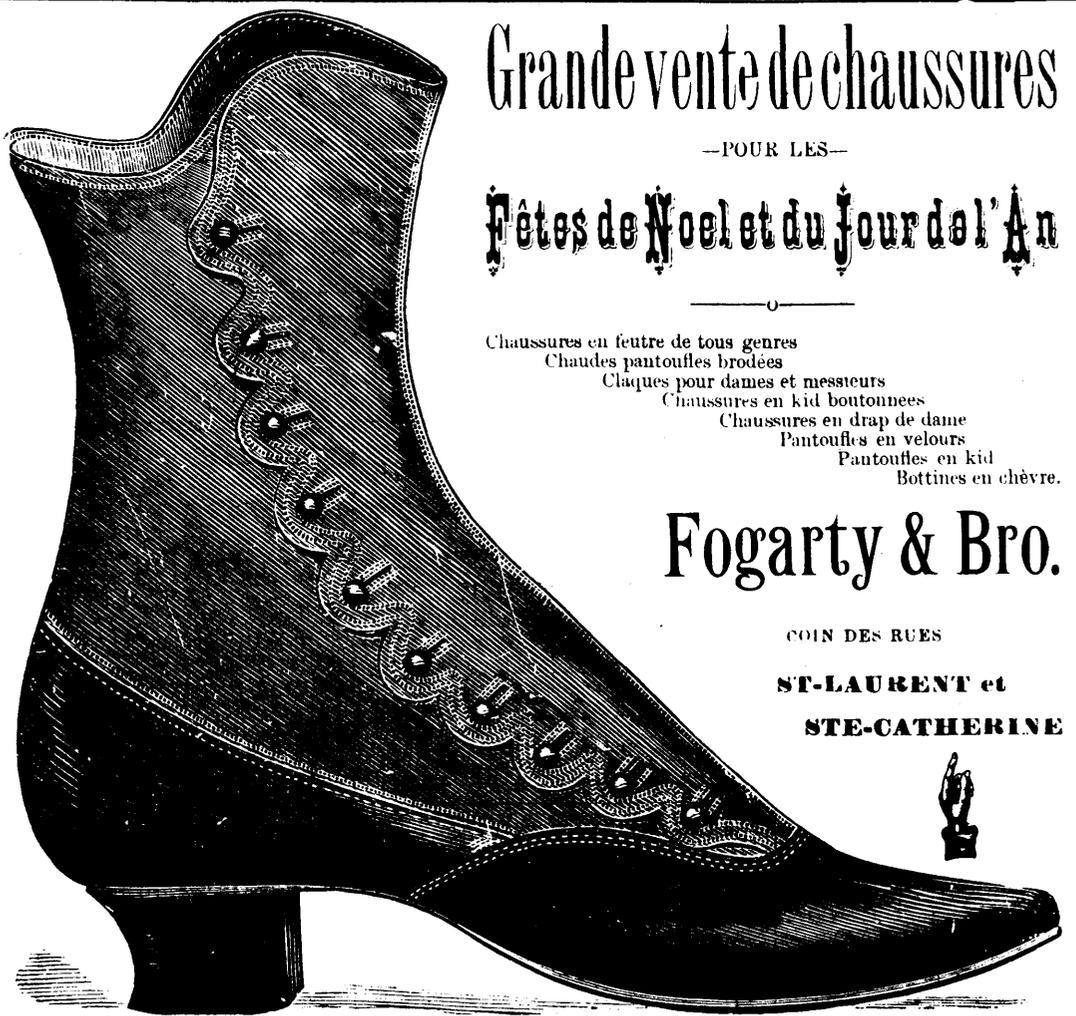
S. E. LEFEBVRE,
 Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
 MONTREAL

VICTOR ROY,
 ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Chaussures en Kid \$1.00



Grande vente de chaussures

—POUR LES—

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

- Chaussures en feutre de tous genres
- Chaudes pantoufles brodées
- Chaussures en kid boutonnées
- Chaussures en drap de dame
- Pantoufles en velours
- Pantoufles en kid
- Bottines en chèvre.

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 7 janvier 1888

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

LA bonne honneur ! s'écria madame Audouin en voyant Pauline lui sourire, tu es un petit peu pâle encore, mais pourtant je te retrouve !... ah ! que tu seras belle en robe blanche, avec la couronne de fleur d'oranger sur la tête !... que le baron sera bien aussi, et quel couple charmant vous ferez tous les deux ! Pauline... ma Pauline, regarde-moi ! je me sens aujourd'hui rajeunie de vingt ans !

Vers dix heures Lascars arriva. Il trouva, dans le jardin, la gouvernante qui faisait le guet pour être la première à lui parler. —Chère madame Audouin, lui demanda-t-il vivement. Eh ! bien ?... quelles nouvelles allez-vous me donner ? répondez vite, je vous en supplie j'attends de vous la vie ou la mort.

—Ah ! monsieur le baron, répliqua la digne femme, ne vous avais-je pas prévenu hier que votre cause était gagnée d'avance ! j'ai bien parlé pour vous, mais vous ne me devez aucune reconnaissance, car en disant à ma chère fille ce qu'il fallait lui dire, je ne faisais qu'exprimer ses propres pensées...

—Ainsi, s'écria Lascars d'une voix très émue, mademoiselle Talbot consent ? Elle accepte mon nom ?

—Elle accepte avec joie et elle vous attend pour vous l'affirmer elle-même.

Lascars jugea de fort bon goût de simuler autant de surprise que d'ivresse, et dans ses transports de bonheur et de reconnaissance, il embrassa à deux ou trois reprises la bonne madame Audouin, qui ne s'était jamais sentie plus fière ni plus honorée.

Le gentilhomme et la gouvernante, entrèrent ensuite dans la maisonnette, où Lascars tomba aux pieds de Pauline et appuya ses lèvres sur les mains de la jeune fille avec un transport de passion d'une éloquence irrésistible.

L'orpheline était trop intelligente pour ne pas comprendre que, puisqu'elle agréait la demande du baron, il ne fallait point offrir à son fiancé les traits mornes d'une victime résignée qui se laisse conduire à l'autel, mais qui n'y marche point d'un cœur libre et joyeux.

Son visage fut souriant, sa parole affectueuse, et si par instants, malgré ses efforts, elle ne put dissimuler une nuance de froideur, Lascars mit cette nuance sur le compte de la timidité et de la retenue d'une jeune fille craignant de se montrer trop heureuse et trop expansive.

XLV

Après deux longues heures de causerie intime,

il fut convenu entre Roland et Pauline, que le mariage serait célébré à la fin du mois suivant.

La maisonnette du Bas-Prunet était infiniment trop petite pour recevoir, même momentanément, le jeune ménage, et Lascars ne se trouvait point installé au Moulin-Rouge de façon à pouvoir y conduire sa femme ; en conséquence, ce laps d'un mois lui devenait nécessaire pour se procurer, à Paris, un logis convenable et surtout pour faire de ce logis un temple digne de l'idole qui devait l'habiter.

Madame Audouin, dans son imprudent et naïf enthousiasme, aurait voulu voir le mariage s'accomplir dès le lendemain, et elle s'affligea vivement d'un retard qui lui semblait exagérée, mais Pauline (avons-nous besoin de le dire) accepta joyeusement ce délai.

Le moment d'agir était venu pour Lascars ; le mi-érable gentilhomme allait mettre à exécution le plan hardi et infâme qu'il avait conçu et dont le résultat probable devait être de métamorphoser la pauvre orpheline en une riche héritière.

Roland prévint sa fiancée et madame Audouin que ses visites, à partir du lendemain, deviendraient forcément irrégulières, en raison de la nécessité où il se trouvait d'aller chaque jour à Paris, et de la difficulté probable de revenir

—Je suis capable de tout, excepté de m'asseoir, répondit l'ex-cabaretier des Lapins.

—Voici de l'argent... continua Roland, nous allons traverser la rivière ensemble... vous achèterez des provisions et vous reviendrez seul... Croyez-vous le pouvoir ?

—Sans aucun doute... seulement je ramènerai debout...

—Soignez-vous bien... maître Sauvageon, car le moment approche où j'aurai besoin de vous pour cette entreprise délicate dont je vous ai déjà parlé et qui fera votre fortune en même temps que la mienne...

La figure pointue du bandit s'illumina.

—Je serai prêt dès qu'il le faudra ! s'écria-t-il, monsieur peut être bien tranquille !

Puis il ajouta :

—Monsieur me permet-il de lui demander comment vont ses affaires avec la petite demoiselle ?

—Mes affaires vont le mieux du monde, répliqua Lascars, la petite demoiselle comme vous dites, sera ma femme le mois prochain.

Aucun peintre ne saurait imaginer une expression de stupeur aussi prodigieusement comique que celle qui se peignit sur le visage de Sauvageon.

—Monsieur veut

rire... balbutia-t-il.

—Rien au monde n'est plus sérieux que ce que je vous dis ?... J'épouse mademoiselle Talbot...

—Mais, monsieur.

—Eh bien, quoi ?

—La jeune personne n'a pas un sou.

—Qu'en voulez-vous conclure ?

—Que ce mariage, monsieur, est une mauvaise affaire.

—Excellente logique, à coup sûr, maître Sauvageon, répondit Roland d'un air convaincu ; mais que voulez-vous ?... l'amour fait faire des folies !

Lascars laissa Sauvageon à Bougival, prit place dans la voiture publique et arriva à Paris au moment où la nuit succédait au crépuscule.

Un fiacre le conduisit rue des Vieilles-Etuves, à la porte de l'huissier chargé

de le poursuivre l'épée dans les reins, à la requête de ses principaux créanciers. Cet huissier se nommait Ledru. Il habitait une de ces sombres et hideuses maisons, si communes jadis et complètement introuvables aujourd'hui, grâce aux gigantesques travaux qui font de Paris la plus belle ville du monde entier.

Une allée noire et puante, conduisait à un escalier en calimagnon, dont les marches disjointes tremblaient sous les pieds.

Lascars mit en branle un marteau de fer, remplaçant la sonnette au premier étage.

La porte lui fut ouverte par une servante laide, sale et de méchante humeur.

—A qui en avez-vous ? demanda cette fille.

—A maître Ledru, répondit-il.

—Il est plus de sept heures, l'étude est fermée et les clercs sont partis.

—Ceci m'est parfaitement égal ;... c'est à maître Ledru lui-même que je veux parler.

—E-t-co pour affaires.

—Oui, pour affaires très pressées et très importantes...

—Mon maître ne reçoit personne après la fermeture de l'étude.

—Il faut cependant qu'il me reçoive... et je compte sur vous pour l'y décider... ajouta Lascars



Maître Ledru griffonna quelques lignes sur une feuille de papier timbré, et présenta cette feuille à Lascars.—Page 46, col. 2

chaque soir à Bougival.

—Tout ce que vous ferez sera bien fait, mon ami... murmura Pauline en souriant.

La gouvernante se contenta de hocher silencieusement la tête, et de s'avouer à elle-même que ces préliminaires répondaient assez mal à tout ce qu'elle avait rêvé.

—En vérité, ce n'est point ainsi que je me figurais un mariage d'amour ! se dit-elle ; comment donc se passeraient les choses si l'agissait d'un mariage de convenance ou d'argent ? Le baron aime Pauline, je n'en puis douter... sans cela l'épouserait-il ?... Mais à sa place, moi, j'aurais déjà couru chez le curé de la paroisse la plus proche, et je l'aurais supplié de tout quitter pour me marier bien vite. Ces beaux oiseaux n'ont pas de nid ! Qu'importe ? A-t-on besoin d'un palais quand on s'aime ?... Si j'étais le baron, je me hâterais d'être heureux avant de m'occuper de loger mon honneur !... Mais tout cela ne me regarde pas, et, puisque Pauline est contente, il faut que je le sois aussi.

Dans l'après-midi, Roland regagna le Moulin-Rouge et dit à Sauvageon qu'il trouva levé :

—Je vais à Paris... je reviendrai demain, sans doute... Etes-vous capable de suffire à vous-même jusqu'à mon retour ?...

et mettant un écu dans la grosse patte de la servante.

Le mythologique gâteau de miel de Cerberus est et sera de tous les temps.

La maussade fit la révérence et dit d'une voix singulièrement adoucie :

— Puisque c'est important, entrez toujours... monsieur grognera si ça lui plaît... Je vais le prévenir qu'il faut qu'il vous parle...

Et elle introduisit Lascars dans un cabinet noir et sordide, après lui avoir fait traverser une grande pièce qui servait d'étude.

Au bout d'un instant, l'huissier parut. C'était un homme entre deux âges, de mine joviale, parfaitement chauve, ne portant point perruque adorant la gaudriole et fanatique du vieux vin de Bourgogne.

Du premier coup d'œil il reconnut en son visiteur un homme de la bonne classe, il salua fort humblement et il demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Monsieur Ledru, répondit Roland en souriant vous me connaissez bien... vous me connaissez bien trop.

— Il me semble cependant... commença l'huissier.

— Que vous ne m'avez jamais vu... acheva le visiteur, ceci est parfaitement vrai, ce qui n'empêche pas que nous avons eu ensemble de nombreux rapports. Je suis le baron de Lascars.

L'huissier s'inclina jusqu'à terre.

— Ah ! répliqua-t-il ensuite, quel honneur pour que la présence de monsieur le baron dans un modeste étude ! J'ai envoyé, il est vrai, du papier timbré à monsieur le baron, beaucoup de papier timbré, énormément de papier timbré, mais sous enveloppe, toujours sous enveloppe... Je sais vivre et ne me serais point permis de manquer au respect que je dois... J'ai là le dossier, toutes les pièces de la procédure, sauf celles qui sont aux mains des recors chargés de procéder à l'arrestation de monsieur le baron.

— Mon dossier ? dit Lascars. Peste ! il doit être volumineux !

— Magnifique, monsieur le baron ! magnifique ! la gloire de mon étude ! les liasses remplissent plus de quatre sacs !

— En vérité !

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à monsieur le baron... Aussi j'en suis fier, et mes confrères en sont jaloux !

— Monsieur Ledru, demanda Roland, devinez-vous le motif de ma visite ?

— Peut-être monsieur le baron vient-il retirer les titres.

— Je viens du moins m'arranger.

— En fait d'arrangements, je n'en connais qu'un auquel les créanciers de monsieur le baron donneront les mains.

— Quel est-il ?

— Un payement complet, intégral, en bonnes espèces sonnantes et ayant cours.

— Allons, allons, monsieur Ledru, mes créanciers ne sont pas si tigres que vous les faites.

— Ils sont intraitables ! ils prétendent que monsieur le baron s'est moqué d'eux.

— Eh bien ! quand cela serait ?

— Certes monsieur le baron était dans son droit.

— Alors de quoi se plaignent-ils ?

— De rien. Seulement ils disent que leur droit, à eux, est de mettre en prison monsieur le baron, et qu'ils en usent.

— Je vais vous prouver que leur intérêt est de n'en rien faire, et je vous demande un peu d'attention.

— La mienne est d'avance acquise à monsieur le baron.

— Ma question est simple, commença Lascars, il s'agit pour mes créanciers de tout perdre, ou de toucher tout... Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai échappé facilement aux recherches dont j'étais l'objet, j'y pourrais échapper de même éternellement, et si je viens aujourd'hui chez vous, c'est que j'ai besoin de ma complète liberté d'action dans Paris pendant un mois, pour terminer un mariage qui doit me donner des millions, signez-moi donc un sauf-conduit bien en règle, qui me mette à l'abri des recors, et je prends vis-à-vis de vous l'engagement formel de payer entre vos mains, dans un délai de six semaines et intégralement, le capital, les intérêts et les frais des sommes

dont vous avez poursuivi le recouvrement.....

M. Ledru secoua la tête.

— Impossible ! dit-il.

— Pourquoi ?

— Monsieur le baron me parle d'une véritable transaction et je ne puis prendre sur moi de l'accepter, sans en avoir conféré, au préalable, avec les créanciers de monsieur le baron.

— Refuseraient-ils donc d'approuver ce que je vous demande ?

— J'en suis convaincu...

— Ils auraient tort.

— Je ne dis pas le contraire, mais s'il leur convient d'avoir tort, personne ne peut les empêcher.

— Dans ce cas, monsieur Ledru, comme il me faut renoncer au mariage, par conséquent aux millions, et comme je tiens à ma tranquillité personnelle et surtout à ma liberté, je vais quitter Paris dans une heure, et la France dans deux jours...

— Mes vœux les plus sincères accompagneront monsieur le baron dans son voyage.

— Au revoir, monsieur Ledru, ou plutôt adieu. Mille pardons de vous avoir inutilement dérangé ce soir...

— Ah ! par exemple ! C'est moi qui suis trop heureux d'avoir eu l'honneur d'entretenir monsieur le baron.

Roland prit son chapeau, salua légèrement, se dirigea vers la porte et fit ce qu'en termes de théâtre on appelle une *fausse sortie*, c'est-à-dire qu'au moment d'atteindre le seuil il s'arrêta et se retourna.

— Monsieur Ledru... dit-il.

— Monsieur le baron !

— Peut-être ne croyez-vous pas que mon intention de payer intégralement mes créanciers dans six semaines soit bien sérieuse ?

— Je crois, au contraire, de toutes mes forces, à la bonne volonté de monsieur le baron... répliqua l'huissier.

— Mais vous doutez qu'il me soit possible de tenir ma promesse à l'époque indiquée ?... reprit Lascars.

— Eh ! eh ! il pourrait bien y avoir quelque petite chose comme cela...

— Si je vous donnais des preuves sans réplique que vous vous trompez ?

— Il est certain que des preuves suffisantes pourraient modifier la situation... mais il faudrait que ma responsabilité me semblât bien clairement et bien complètement mise à l'abri...

— M. Ledru, vous savez à merveille que je n'ai point l'habitude de jeter l'argent par les fenêtres, n'est-il pas vrai ?

— Surtout quand il doit tomber dans la poche des créanciers de M. le baron... répondit l'huissier en riant.

— Quels honoraires devez-vous toucher, s'il vous plaît, pour vos peines et soins, (je ne parle pas des frais), lorsque vous m'aurez fait mettre en prison ?...

— Environ quinze cents livres...

Lascars prit dans son portefeuille plusieurs billets de banque et les tendit à maître Ledru, en lui disant :

— En voici trois mille...

— Qu'est-ce que cela, monsieur le baron ?...

— Un faible supplément d'honoraires que je vous prie de recevoir pour l'amour de moi, en échange du sauf-conduit que je réclame... Ces trois mille livres doivent vous prouver jusqu'à l'évidence que je suis sûr de mon fait, et qu'à l'heure dite mes créanciers seront payés.

L'huissier réfléchit pendant une minute. Le raisonnement qu'il venait d'entendre ne lui semblait, à vrai dire, rien moins qu'inattaquable, mais les trois mille livres exerçaient sur lui une très puissante attraction.

Il se décida tout à coup, et, faisant disparaître les billets de banque dans un tiroir de son bureau, il répondit :

— Ah ! ma foi, impossible de résister à monsieur le baron !... Je crois servir les intérêts qui me sont confiés, en rendant à monsieur le baron, pendant un laps de six semaines, une complète liberté d'action, mais qu'il soit exact, le lendemain du dernier jour de la dernière semaine, les recors rentreraient en chasse...

— Je leur éviterai cette peine...

Maître Ledru griffonna quelques lignes sur une

feuille de papier timbré, et présenta cette feuille à Lascars.

— Voilà le sauf-conduit... dit-il, monsieur le baron peut l'examiner... il est en règle...

Lascars se convainquit qu'en effet la signature de l'homme le mettait temporairement à l'abri de toute arrestation, puis il quitta l'étude, la tête haute, l'esprit en repos, en un mot prodigieusement satisfait de la transaction qu'il venait de conclure, et des six semaines de liberté qu'elle lui procurait.

XLVI

Lascars remonta dans le fiacre qui l'avait amené rue des Vieilles-Etuves, et se fit conduire rue des Bons-Enfants, à deux cents pas du vieil hôtel dans lequel le chevalier de La Morlière occupait un appartement modeste.

Il ne se flattait pas le moins du monde de l'espoir de trouver le chevalier chez lui à une telle heure de la soirée ; il se proposait seulement de lui faire annoncer sa visite pour le lendemain matin, afin d'avoir la certitude de le rencontrer.

A son grand étonnement, le concierge, qu'il questionna, lui apprit que M. de La Morlière était rentré dans l'après-midi, et qu'on ne l'avait pas vu ressortir.

Lascars s'engagea dans l'escalier, agita la sonnette du troisième étage et le valet Champagne lui vint ouvrir aussitôt :

— M. de La Morlière ? demanda Roland.

— Mon maître ne reçoit pas... répondit Champagne.

— Je n'insisterai pas pour être reçu si ma visite est importune en ce moment, mais je vous prie d'aller dire au chevalier que c'est le baron de Lascars qui désire le voir...

Le valet quitta l'antichambre pour s'acquitter de ce message, et Roland entendit presque aussitôt, à travers une cloison, la voix de La Morlière qui disait :

— Fais bien vite entrer M. le baron, et n'oublie pas que pour lui j'y suis toujours, même lorsque je t'ai donné la consigne de ne recevoir personne...

En même temps une porte s'ouvrit brusquement, le chevalier lui-même apparut et vint donner à son visiteur une chaleureuse embrassade, on s'écriant :

— Ah ! mordieu, cher baron, quel bon vent vous amène !... soyez le bienvenu, dix fois et dix fois encore !... votre visite me rend le plus heureux des hommes !...

— Cet accueil cordial me comble de joie ! répliqua Lascars.

Puis, remarquant que La Morlière tenait une serviette à la main, il ajouta :

— Mais je vous dérange...

— En aucune façon !... plaisez-vous ? est-ce que vous pouvez me déranger.

— Vous étiez à table...

— C'est vrai... je soupais... mais j'avais fini...

— Je veux m'en assurer par mes propres yeux.

— Cher baron, je vous assure...

— Je n'écoute rien... répliqua Lascars en riant, passons dans la salle à manger, sinon je quitte la place et vous laissez achever votre souper tout seul...

La Morlière fit une grimace et son visage exprima une assez forte dose de contrariété.

Il céda cependant de bonne grâce et il répondit :

— Venez donc, puisque vous le voulez absolument, mais je vous prévins que vous allez voir un bien triste repas...

— Allons, allons !... je n'en crois rien, chevalier, répliqua Roland, car je vous sais connaisseur en bonne chère et épris de toutes vos aises.

En achevant ces mots, Lascars entra avec son hôte dans la salle à manger. Il fut stupéfait de voir à quel point La Morlière avait dit vrai en parlant de *triste repas*.

La mèche fumeuse d'une chandelle de suif, placée dans un chandelier de cuivre oxydé, éclairait mal la petite table carrée sur laquelle se voyaient, en tout et pour tout, un petit morceau de viande froide dans un plat de terre commune, un angle de fromage de Brie et des noix.

Deux couverts d'étain tenaient lieu d'argenterie.

Une grosse bouteille de verre blanc était à

demi pleine d'un vin grossier de Suresnes ou d'Argenteuil, un de ces vins bleuâtres et aciculés qui tachent la nappe et écorchent le gosier.

La Morlière s'aperçut à l'instant même de la surprise que Lascars ne pouvait dissimuler tout à fait.

Il rougit légèrement, mais il prit sur lui-même et il demanda d'un ton leste et dégagé :

—Eh bien, cher baron, que dites-vous de mon menu ?...

—Ce que je dis ?... hum !... hum !...

—Oh ! baron, parlez franchement et ne cherchez pas de péri-phrases...

—J'avoue qu'il me semble frugal, mais, après tout, il est suffisant, et je regarde la sobriété comme une vertu d'autant plus méritante qu'elle est plus rare...

Le chevalier se mit à rire de bon cœur.

—Ah ! saperjeu, baron, s'écria-t-il, où diable allez-vous chercher cet éloge non moins superbe qu'inattendu ?... Changez de langage, je vous prie !... n'attribuez cet infernal repas ni à une vertu, ni à un vice, ni à la frugalité, ni à la ladre-rie... je soupe ainsi ce soir, parce que je ne puis faire autrement, voilà la vraie raison !... mon unique maître d'hôtel est la nécessité...

—La nécessité !... répéta Lascars.

—Mon Dieu, oui...

—Je vous comprends mal, je l'avoue.

—Je vais me faire comprendre... répliqua La Morlière en frappant sur ses poches. Qu'entendez-vous ?... ajouta-t-il...

—Rien, répondit le baron.

—Naturellement, puisqu'il n'y a rien !... les poches sont vides !... la bourse est vide !... tout est vide... même l'estomac ! est-ce clair, maintenant, cher baron ?...

—Moins que jamais...

—Ne comprenez-vous point que, pour le quart d'heure, je ne possède plus un sou ?...

—Je l'entends bien, mais je ne le comprends guère... je vous ai laissé, il y a trois jours, à la tête de trente mille livres !... c'est une somme, cela, que diable !...

—Oh ! oui... murmura La Morlière en soupirant, c'est une somme !... une jolie somme ! je ne l'ai jamais reconnu plus volontiers qu'aujourd'hui.

—Si j'ai bonne mémoire, continua Lascars, ces trente mille livres devaient fructifier rapidement entre vos mains, et devenir, avant six mois, la pierre angulaire de votre fortune...

—Hélas !... balbutia le chevalier, la vie est pleine de ces rêves !... plus ils sont beaux, plus ils s'évaporent vite !...

Le baron sourit.

—Il me paraît, continua-t-il, que les trente mille livres ont fait comme les rêves... elles se sont évaporées...

La Morlière enfla comiquement ses joues et fit le geste des enfants qui soufflent sur une bulle de savon.

—Enfin, voyons, demanda Lascars, que vous est-il arrivé ?... avez-vous été victime d'un vol ?...

—Vous désirez connaître les détails de mon infortune ?

—Oui... si toutefois ce désir n'est pas indiscret.

—Il ne l'est pas le moins du monde... seulement, voulez-vous me permettre de me mettre à table tout en racontant ?... je vous avoue que je meurs de faim...

—Gardez-vous bien de vous gêner pour moi, mon cher chevalier, je ne le vous pardonnerais de ma vie...

—Baron, avez-vous déjà soupé ?...

—Pas encore...

—Tant pis !...

—Pourquoi ?

—Parce que mes raisons pour ne point vous inviter à partager mon festin ne sont, hélas ! que trop bonnes...

—Ah ! ça, s'écria Lascars, vous m'y faites penser !... où donc avais-je la tête ?... vous ne m'invitez pas, c'est à merveille, mais moi, je vous invite...

—Vraiment ? Eh bien, ma foi, j'accepte de grand cœur. Champagne s'arrangera de ces tristes rogatons... ce sera toujours assez bon pour ce drôle !... le temps de prendre mon chapeau et mon épée, et je suis à vous...

—Mon cher chevalier, répliqua Lascars, nous resterons chez vous, s'il vous plaît... j'ai à vous

parler de choses sérieuses et intéressantes... nous serons beaucoup mieux ici qu'au cabaret pour cette causerie tout à fait intime...

—C'est au mieux... seulement, pour souper, il nous manque un souper...

—Nous l'aurons dans dix minutes...

Lascars mit une pincée de pièces d'or dans la main de La Morlière et continua :

—Donnez des ordres à votre valet... la rue des Bons-Enfants touche au Palais-Royal, et le Palais-Royal est amplement pourvu de cuisines exquises... si Champagne est alerte et intelligent, nous pouvons, dans un quart d'heure, être attablés devant des mets choisis et des vieux vins de premier ordre.

—Soyez paisible, baron, le souper sera digne de vous... répondit le chevalier en quittant la salle à manger.

Il y reparut au bout d'un instant.

—Champagne est en ronte... fit-il, et grâce à vous Lucullus soupera chez Lucullus...

—En attendant le retour de votre valet, demanda Roland ne pouvez-vous commencer le récit en question ?...

—Si, mordieu !... et peu de mots me suffiront pour vous mettre au fait de ma mésaventure... voici l'histoire : on m'avait parlé d'un jeune hobereau, fraîchement débarqué de sa province avec l'héritage paternel en poche, grand joueur, sinon joueur habile, et tout disposé à perdre ses quatre ou cinq mille louis contre quiconque aurait la ferme volonté de les lui gagner, et saurait venir en aide au hasard...

—Jolie affaire !... murmura Roland.

—C'est aussi ce que je me dis... continua La Morlière, et je résolus de ne confier à personne l'agréable passe-temps de soulager de sa pléthore la bourse de ce cadet.

—Excellente idée !...

—Vous allez voir quel en fut le résultat !... j'ai pour principe qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce qui peut se faire sur-le-champ. En conséquence, le gentilhomme provincial et moi, nous fûmes, hier, présentés l'un à l'autre, et nous prîmes rendez-vous pour le soir même... Je glissai dans ma poche un jeu de cartes habilement préparé, je me munis des trente mille livres intactes, car, dans ma frayeur de les voir écorner, je n'avais pas même voulu payer à mon valet l'arrière de ses gages, j'arrivai tout joyeux au rendez-vous, je commençai la partie avec la plus ferme confiance, et conformément aux bons principes, j'eus grand soin de débiter par des pertes qui devaient mettre mon adversaire en liesse et grandir encore la très haute idée qu'il avait de son mérite...

—Je n'aurais pas mieux fait !... interrompit Lascars.

—Baron, j'ai pour moi ma conscience, continua le chevalier, malheureusement je n'ai que cela ! je me disais : *La chance tournera quand je voudrai*, le moment vint où je voulus. Hélas !... la chance ne tourna pas !... je crus à une distraction de ma part, à une erreur, à une maladresse, car enfin je jouais avec mes propres cartes, et, par conséquent, j'étais certain de dominer irrésistiblement la fortune !... je doublai mon jeu !... je perdais encore ! je m'entêtais !... je perdais toujours, et je ne m'arrêtais dans ma perte que lorsqu'il ne me resta plus un sou de trente mille livres de Bonamy.

La Morlière s'interrompit brusquement.

—Ah ! baron !... baron !... s'écria-t-il d'un ton de reproche, vous riez de mon malheur ! c'est très mal !

—Excusez-moi, mon cher chevalier, répliqua Lascars, en vérité, je ris malgré moi, car la situation est plaisante, et Florent-Carton Dancourt y pourrait trouver le sujet d'une bonne scène de comédie... vous aviez rencontré plus adroit que vous, le mouton dévorait le loup !... le pigeon plumait l'autour !...

—C'est vous qui l'avez dit ! murmura mélancoliquement La Morlière mon prétendu cadet de province était un *professeur de langue verte*, fort capable de vous tenir tête à vous-même !... il m'avait volé comme dans un bois !...

—Que faites-vous ?

—Je pris mal la chose, et je l'appelai flou !

—Le mot était dur, convenez-en... que fit-il ?

—Il me rit au nez...

—Ah ! diable !...

—Se moquer de moi, après m'avoir ainsi dépouillé, cela dépassait toutes les bornes !... je lui jetai les cartes au visage... il me répondit par un soufflet.

—Un soufflet, chevalier...

—Mon Dieu, oui...

—Mais alors, il faudra vous couper la gorge avec cet intrigant !...

—C'est fait...

—Vous vous êtes battu ?

—Oui.

—Quand ?

—Ce matin, derrière la Bastille.

—Et vous l'avez tué ?

—J'ai fait, du moins, ce qu'il fallait pour cela, je lui ai donné, tout au travers de l'épaule, un très grand coup d'épée... s'il en revient, ce dont je doute, il en aura pour six mois au moins.

—Eh bien, chevalier, reprit Lascars en riant, vous êtes vengé, c'est toujours cela... *La vengeance*, disent les poètes, *est le plaisir des dieux*.

—Plaisir des dieux, tant que vous voudrez !... j'aimerais mieux mes trente mille livres.

—Il n'y faut plus penser.

—C'est bien facile à dire !...

—Un peu de philosophie, que diable !...

—Je voudrais vous voir à ma place.

—Grand merci !... fit Lascars en riant.

—Songez donc ! reprit La Morlière, hier encore je me croyais riche ; je rêvais des trésors inépuisables, des monceaux d'or, des ballots de billets de banque, et aujourd'hui je suis à sec, si complètement à sec que sans vous, c'est tout au plus si j'aurais soupé !... Parole d'honneur, cher baron, le découragement s'empare de moi, l'avenir m'apparaît noir comme de l'encre, et j'ai presque envie de me casser un peu la tête contre les murs, faute de mieux.

—Gardez-vous bien de vous passer une si mauvaise fantaisie, mon cher chevalier ! répliqua Roland, vous êtes un enfant de vous désespérer pour si peu !... le mal est réparable.

—Croyez-vous ?

—Je fais mieux que le croire... j'en suis sûr.

—Et qui se chargera de la réparer s'il vous plaît ?...

—Moi.

La Morlière dressa l'oreille, comme un cheval de bataille quand la trompette sonne, et son visage assombri reprit l'expression de joyeuse insouciance qui lui était habituelle.

—Vrai ?... demanda-t-il, vous me tirerez de cette impasse ?

—Foi de Lascars, je vous en tirerai...

—Vous me donnerez l'argent nécessaire pour me remettre à flot ?...

—Oui.

—Et vous agirez ainsi uniquement pour m'être agréable ?

Le baron se mit à rire.

—Ah ! chevalier, répliqua-t-il, je n'ai pas dit un mot de cela, si même je l'avais dit, vous êtes trop spirituel pour le croire.

—C'est juste, murmura La Morlière, nous sommes tous les deux d'un monde dont la devise est : *Rien pour rien !*

—Sage devise !... appuya Lascars. La vôtre comme la mienne, sans doute...

—Vous avez donc besoin de moi ? reprit le jeune homme.

—Peut-être...

—En quoi puis-je vous servir ?...

—Vous le saurez tout à l'heure...

—Pourquoi pas tout de suite ?...

—Parce que nous serions interrompus, j'entends votre valet qui rentre, et il me semble qu'il n'est pas seul...

En effet, la porte s'ouvrit, et Champagne apparut, escorté de deux marmitons dont l'un portait sur sa tête une grande manne recouverte d'une nappe blanche, et dont l'autre tenait à son bras un panier rempli de bouteilles de l'aspect le plus vénérable.

Un instant après, plats et bouteilles étaient disposés en bon ordre sur la table, les marmitons s'éloignaient, et Champagne, armé d'une serviette, se disposait à faire son office de valet de chambre.

nier comprit à merveille. Il se tourna vers Champagne et il lui dit :

— Monsieur le baron et moi nous n'avons pas besoin de toi... voici un louis, à compte sur tes gages... tu peux disposer de ta soirée... va souper ou tu voudras, et, en passant, donne l'ordre au concierge de ne laisser monter personne...

Champagne, ravi de cette aubaine imprévue, saisit la pièce d'or, salua son maître et l'hôte de son maître, et disparut avec prestesse.

— Nous voici seuls, fit alors La Morlière, et nous avons la certitude de n'être dérangés par qui que ce soit... Causons donc en toute liberté, cher baron... j'attends avec une vive impatience, je l'avoue, les communications que vous m'avez promises, et dont je ne saurais deviner la nature.

— Chevalier, commença Lascars, vous êtes jeune... quel âge avez-vous ?

— Cela dépend.

— Vous dites ?...

— Je dis que mon acte de naissance me donne vingt-deux ans, mais que j'ai deux fois plus si c'est l'expérience qui fait l'âge. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai besoin de trouver chez vous une discrétion absolue qui s'allie rarement avec la jeunesse.

— Dans ce cas je suis un vieillard... Confiez-moi donc hardiment vos secrets... je vous jure que rien au monde ne me les fera trahir...

— Oh ! je ne redoute point une trahison, mon cher chevalier... je pourrais craindre une légèreté, voilà tout.

— Vous n'avez rien à craindre, je vous le répète, ni légèreté, ni trahison...

— J'ai d'ailleurs une garantie contre vous.

— Laquelle ?

— Votre intérêt qui vous commandera très impérieusement de vous taire... Je vais donc aller droit au but... Connaissez-vous certain personnage qui s'appelle, ou plutôt qui se fait appeler Philippe de La Boisière ?

Le chevalier eut un sourire aux lèvres.

— Oui, répondit-il, je le connais... je le connais même beaucoup.

— Vous êtes en relations avec lui ?

— En relations presque quotidiennes...

— Vous êtes en mesure de me présenter ?

— Très bien... mais que diable voulez-vous faire du vieux Talbot ?

— Je veux devenir son ami intime, afin de pouvoir, dans quinze jours, lui servir de témoin.

— De témoin !... répéta le chevalier fort étonné, est-ce que par hasard, le bonhomme songe au mariage ?...

— Philippe de La Boisière ne doit point se marier, répondit Roland, il doit se battre.

— Peste ! quel batailleur ! un duel à son âge c'est superbe et contre qui croquera-t-il le fer ?

— Contre vous.

Le chevalier fit un bond sur sa chaise, et son visage exprima la surprise la plus profonde.

— Ah ! par ma foi, s'écria-t-il ensuite, je tombe de mon haut !... une rencontre entre Philippe Talbot et moi ! je ne sais pas si je dors ou si je rêve... mais, le prétexte !... le prétexte ?

— Nous en trouverons un... Je me charge de faire naître une querelle quand il sera temps.

— Vous avez sans doute des raisons bien graves d'en vouloir à ce pauvre homme ? je dis pauvre, au figuré, car il est puissamment riche.

— J'ai toujours de bonnes raisons pour faire ce que je fais... répliqua sèchement Lascars.

— C'est juste, et je me mêle là d'une chose qui ne me regarde pas... Faudra-t-il donner à Philippe Talbot un coup d'épée bien grave ?

— Il faudra le tuer roide.

La Morlière pâlit et fit un geste de répugnance et d'effroi.

— Ah ! ça, mon cher chevalier, continua Lascars d'un ton ironique, on dirait que vous hésitez.

— Ma foi, baron, moquez-vous de moi si vous voulez, mais je vous avoue franchement que tuer un homme qui ne m'a rien fait, ça me paraît un peu bien dur.

— Que vous avait donc fait votre adversaire de ce matin ?

— Vous oubliez les trente mille livres ; et le soufflet !... quiconque me prend pour dupe m'in-

sulte !... mon adversaire de ce matin m'avait donc insulté deux fois.

— Oh ! soyez tranquille, Philippe Talbot vous insultera... il vous insultera gravement... il vous soufflera même, je vous le promets, si vous y tenez le moins du monde...

— Soit, mais enfin la querelle que vous suscitez entre nous aura pour but unique de l'attirer dans un duel d'où il ne sortira pas vivant.

— Que vous importe ?

— Songez donc !... c'est un vieillard !... il me semblera que je l'assassine...

— Vous êtes fou, chevalier !... est-ce qu'on assassine un homme quand on se rencontre avec lui face à face, épée contre épée ?

La Morlière ne répondit pas. Lascars reprit :

— Réfléchissez, d'ailleurs, mon cher... je n'ai ni le désir, ni le pouvoir de vous contraindre... S'il ne vous convient pas de me rendre le service que j'attendais de vous, vous êtes libre... Seulement j'ai le droit de compter sur votre discrétion, et j'y compte... Je me passerai de vous, chevalier, de même que vous vous passerez de moi, et nous resterons bons amis...

— Que diable, baron ! s'écria La Morlière, ne vous hâtez pas tant de prendre la mouche !... il y a peut-être moyen de s'entendre.

— Entendons-nous, je ne demande pas mieux.

— Ne pourriez-vous, dites-moi, vous contenter d'un coup d'épée de moyenne force ?

— Non.

— Il faut absolument que mort s'ensuive ?

— Oui.

— Tudieu ! quel acharnement !... Vous vous intéressez donc beaucoup aux héritiers de Philippe Talbot ?

— Peut-être...

— Si j'avais consenti à vous vendre le coup d'épée dont vous avez besoin, combien comptiez-vous me le payer ?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous refusez ?

— Dites toujours... Cela n'engage à rien.

— Soit. J'avais l'intention de vous donner trois mille livres à l'instant même, à titre d'arrhes, trois mille livres au moment de ma présentation à Philippe de La Boisière, six mille livres à l'issue du duel et huit mille livres un mois, jour pour jour, après les obsèques du défunt.

— Total, vingt mille livres, si je sais compter, fit le chevalier.

— Vous comptez à merveille, et, pour un simple coup d'épée, je crois que la somme est ronde.

— Ecoutez, dit La Morlière après avoir réfléchi pendant un instant, je sens que je suis un gredin et que je fais une vilaine action, mais la nécessité l'emporte... mettez quatre mille livres de plus, et je suis votre homme.

— Va pour quatre mille livres de plus. J'augmenterai de mille livres chacun des paiements... sommes-nous d'accord ?...

— Oui.

— Alors, touchez là !

La main de Lascars et celle du chevalier se rencontrèrent, et leur étreinte infâme fut la consécration du marché de sang que les deux misérables venaient de conclure.

— Maintenant, dit la Morlière, donnez les arrhes.

— Les voici...

Roland laissa tomber sur la table quatre billets de banque ; le chevalier les saisit avidement.

— Oiseaux mignons, murmura-t-il en le caressant du regard, s'il plaît au diable, vous vous envolerez moins vite que ceux qui vous ont précédés !...

— Quand me présenterez-vous à Philippe ? demanda Lascars.

— Dès demain.

— Est-ce que Philippe tient table ouverte ?

— A peu près... il a du monde presque chaque jour... il passe les nuits comme un jeune homme. C'est un personnage très bizarre et, par moments, je le crois un peu fou...

— Pourquoi donc ?...

— Parce qu'au milieu de cette société bruyante de joyeux garçons dont il aime à s'entourer, il conserve toujours une figure sombre et distraite qui glace rien qu'à la regarder. Il boit comme un mousquetaire et ne semble pas même ému quand ses convives les plus solides sont gris à rouler

sous la table ; il joue un jeu d'enfer en ayant l'air de penser à autre chose qu'aux cartes qui tombent... il gagne sans sourire et perd sans jurer !... Enfin je lui trouve la physionomie d'un homme qui veut s'étourdir et qui ne peut en venir à bout. Peut-être a-t-il commis un crime autrefois et lutte-t-il contre le remords.

— Ces remords contre lequel il lutte, se dit Lascars à lui-même, c'est le souvenir de son frère !...

XLVIII

Le lendemain, ainsi que cela avait été convenu la veille au soir, le chevalier attendit Roland pour le conduire chez Philippe Talbot.

— Mon ami, dit le chevalier au vieillard, voici M. le baron de Lascars que je vous présente, et qui voudra bien, je l'espère, nous consacrer parfois quelques heures...

Roland s'inclina devant son hôte avec une respectueuse déférence.

— Monsieur le baron, dit à son tour Philippe Talbot, du ton plein de courtoisie et de dignité d'un véritable grand seigneur, je serai très heureux et très fier de vous voir devenir l'hôte assidu de mon hôtel...

— Je profiterai souvent, monsieur, de la permission gracieuse que vous voulez bien m'accorder... répliqua Lascars avec un nouveau salut.

— Votre nom est trop illustre, monsieur le baron, pour ne pas m'être connu depuis longtemps... reprit le vieillard j'ajouterais même que je me crois certain d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer déjà plus d'une fois... est-ce que je me trompe ?

— Non, monsieur, vos souvenirs sont exacts, et chacune de ces rencontres m'avait donné le désir le plus vif de vous être enfin présenté...

L'arrivée de plusieurs convives interrompit à son début l'entretien de Philippe Talbot et du baron.

Ce dernier jeta les yeux autour de lui afin de voir s'il se trouvait en pays de connaissance.

La première personne qu'il aperçut fut Cydalise.

Lascars ne l'avait pas revue depuis la scène terrible et scandaleuse survenue entre lui et le marquis Tancrede d'Hérouville, scène dont l'hôtel de cette nymphe d'Opéra qui donnait à jouer à tous les gentilshommes et à tous les brelandiers de Paris, avait été le théâtre.

Lascars fronça le sourcil et ne put réprimer un mouvement de violente contrariété.

— Voilà qui est tout à fait malencontreux ! pensa-t-il, cette créature peut me causer ici le plus grand préjudice si elle s'avise de raconter à Philippe Talbot ce qui s'est passé dans son tripot maudit ! il me faut m'en faire une alliée !... il le faut absolument.

En conséquence, il donna à son visage l'expression la plus bienveillante et la plus amicale et se dirigea vers la jeune femme.

— Quelle joie pour moi de vous rencontrer ici ce soir, chère divinité !... s'écriait-il en l'abordant ; d'honneur, je pense à vous sans cesse ! tendez-moi donc bien vite cette jolie main blanche !... j'ai hâte de l'approcher de mes lèvres !...

Cydalise se retourna vivement pour regarder qui lui parlait ainsi. Elle parut fort surprise et médiocrement ravie en reconnaissant Lascars, cependant elle n'osa refuser de lui tendre la main, mais elle le fit avec une hésitation visible et une mauvaise grâce manifeste.

Lascars s'attendait à la froideur de cet accueil et nous savons déjà qu'il n'était point homme à se déconcerter pour si peu.

— Cette chère Cydalise ! continua-t-il, mais quelle heureuse chance est la mienne ! vrai, je bénis à deux genoux mon étoile qui me met ainsi sur votre chemin ! laissez-moi donc vous regarder, vous admirer, ma déesse !... Ah ! fille de Vénus, vous êtes bien comme votre mère, toujours plus jeune et plus charmante !

— Baron, répliqua la jolie femme d'une voix légèrement railleuse, si votre joie est extrême, je puis bien affirmer que ma surprise ne lui cède en rien...

— Pourquoi donc cette surprise, ma toute belle ?